

un autre sentiment plus vif et plus tendre l'avait déjà remplacée. Michel Schirmer, c'était encore Adriani, c'était lui avec toute sa fierté, toute sa noblesse, tout son amour. Pauline fut heureuse de retrouver Adriani dans Michel. Elle se reprit à l'aimer comme elle l'aimait hier ; et ces voix qui s'approchaient, l'arrivée de sa famille, de ses libérateurs, loin de la rassurer, firent naître dans son cœur une nouvelle épouvante. Ceux qui la cherchaient ainsi, c'étaient les ennemis, les adversaires de Michel ; ils le poursuivaient pour le prendre, pour le livrer à la vengeance de la loi. Michel arrêté, emprisonné, puni comme un coupable, comme un imposteur ! Cette pensée fit frémir Pauline ; elle se promit de défendre, de sauver Michel, et de le soustraire à la colère de ses parents, n'importe à quel prix, et dût ce dévouement attirer sur elle-même la malédiction de toute la famille de Martens.

A tous les reproches, aux menaces qui lui furent adressées par la mère et par l'oncle de Pauline, Michel Schirmer répondit par des paroles de résignation et de repentir. Il se contenta de rappeler au colonel Damas qu'il avait pu disposer de sa vie, et qu'il la lui avait laissée.

— C'est vrai, répondit le colonel un peu confus.

— Et en échange, continua Michel, vous avez promis de me rendre un service.

— Je m'en souviens, je suis à vos ordres.

— Eh bien ! colonel, on dit que vous partez, que vous rejoignez l'armée d'Italie ; faites-moi donner une giberne et un fusil ; c'est le service que j'attends de vous. Emmenez-moi au feu, placez-moi au plus fort de la mêlée, là où la France aura le plus besoin de mon dévouement. Puis se tournant vers Mme. de Martens :

— Croyez, madame, que mon cœur n'est point pervers. Non. Je ne veux pas ravir à votre fille un amour dont les droits sont plus sacrés que les miens. Adieu, vous ne me reverrez que lorsque le baptême de feu aura purifié ce cœur souillé une fois par le mensonge. Adieu, Pauline ! Vous êtes libre ; oubliez-moi.

Une vieille femme sanglotait dans un coin de la chambre : Pauline de Martens alla à elle, lui prit la main dans les siennes et l'appela *mu mère*.

— Noble cœur ! dit Michel en se jetant à genoux.

Il se leva aussitôt, serra fortement la main du colonel, et lui dit encore : Emmenez-moi !

— Vous êtes un brave jeune homme, répondit cette fois Damas avec émotion en lui rendant cordialement cette étreinte. Je vous promets des dangers et des grades.

VIII.

Nous nous retrouvons à Lyon dans la maison de M. de Martens, le riche marchand de soieries. Mais deux ans se sont passés, et, dans cet intervalle, la fortune de notre négociant a éprouvé les plus cruelles vicissitudes. Les fausses spéculations se sont succédées avec la plus alarmante vitesse ; le crédit s'est altéré peu à peu, et bientôt la banqueroute, étendant ses noires ailes, a plané comme un oiseau de proie au-dessus de ses comptoirs opulents. Aujourd'hui la faillite de la maison Martens serait ouvertement déclarée si l'unique héritier d'une noble famille, le jeune marquis de Lescas, ne fût venu généreusement en aide au chef de cette maison, et ne lui eût ouvert son portefeuille : on verra tout à l'heure à quelles conditions. Mais si tout est triste et silencieux dans la maison Martens, en revanche, au dehors, dans la ville, tout est joyeux, tout est bruyant. Hier, un corps de troupes, dirigé sur Paris, a fait son entrée triomphale dans Lyon. Les bons habitants de la seconde ville du royaume se sont mis aux fenêtres, les femmes ont battu des mains, les jeunes filles se sont vêtues de blanc et ont tressé des couronnes pour célébrer l'arrivée des vainqueurs, car ce sont des vainqueurs, des héros d'Arcole et de Lodi, des compagnons du général Bonaparte ? Les triomphateurs ont été logés avec empressement par les bourgeois ; ceux-ci se sont disputés comme une faveur le droit d'héberger jusqu'au plus mince sous-officier, jusqu'au dernier soldat. Un général de brigade, embarrassé du choix, est allé s'établir, sans façon, à l'hôtel de Martens. Personne ne s'est opposé à cette occupation toute militaire, et le digne officier a pris bravement possession de l'appartement du rez-de-chaussée. Installé là depuis hier, il dicte des ordres, expédie des dépêches, et, de temps en temps, s'interrompt pour demander des nouvelles de son beau-frère.

— Et comment s'appelle votre beau-frère, général ?

— Comment il s'appelle ? eh parbleu ! nous sommes chez lui.